

VALÉRIE DELAVIGNE

Université Sorbonne Nouvelle, Laboratoire EA 1483 CLESTHIA

valerie.delavigne@sorbonne-nouvelle.fr

ORCID : 0000-0002-7762-8141

À la recherche de l'utilisateur

In Search of the User

Abstract

Our research explores the sociolinguistic sharing of terms by their various users. But what is a “user” from a terminological point of view? In this contribution, we approach this question from a macrolinguistic standpoint based on several field studies. A review of terminology research and standards reveals a notable absence of the word “user” and a theoretical inconsistency that testifies to the epistemological gap. The diversity of users beyond doubts contributes to their poor characterization. Within a given linguistic community, the meaning of terms is based on the knowledge of experts. However, it would be a mistake to restrict the use of terms to specialist communities, as terms circulate beyond these boundaries. This line of reasoning has led us to make the mapping of experts more complex and to lay the foundations for a renewed reflection on expertise in terminology.

Keywords: user, expertise, community, sociolinguistic sharing, socioterminology

Mots-clés : utilisateur, expertise, communauté, partage sociolinguistique, socioterminologie

La langue est chose publique. En conséquence, les termes circulent, faisant fi des frontières de domaines et des qualifications des utilisateurs, « experts », « semi-experts » ou « profanes », qui sont autant de désignations à questionner (Delavigne 2022 ; Delavigne *et al.* 2022). Un examen des pratiques langagières montre que les unités terminologiques se retrouvent dans des situations et des genres textuels hétérogènes, aux prises avec autant de variations sémantiques et référentielles (Cabré 1998 ; Condamines et Rebeyrolle 1997 ; Freixa 2006 ; Gambier 1987 ; Gaudin 2003 entre autres). Le cadre empirique de la recherche que nous restituons ici se situe sur différents terrains, du médical à l'environnemental, où des besoins terminologiques existent, bien qu'ils ne soient pas de même nature. Dans ce cadre, notre questionnement porte sur le partage sociolinguistique des termes par leurs différents utilisateurs.

Les questions terminologiques, saisies comme autant de situations sociolinguistiques, nécessitent d'élaborer des enquêtes pour décrire les besoins, les usages différenciés des termes et les éventuelles difficultés liées à ces usages (Gaudin et Delavigne 1997 ; Bouveret et Delavigne 1998). Les corpus

attestent de l'hétérogénéité de la figure de l'utilisateur, multiple et multiforme. Pour le cerner, il ne s'agit pas de construire des questionnaires ou des « persona » à l'instar des enquêtes marketing, mais plutôt de prendre acte du fait que, le langage étant une « activité coopérative » (Putnam [1988] 1990), il est nécessaire d'observer comment le sens et la référence s'élaborent au gré des interactions en fonction des locuteurs.

Dans cette contribution, nous proposons une problématisation de la figure de « l'utilisateur de termes ». Cela nous conduira à en complexifier la cartographie en posant les bases d'un renouvellement de la réflexion sur l'expertise en terminologie.

1. Les « utilisateurs » de terminologies

Le thème proposé par le colloque *Les termes et leurs utilisateurs*¹ pose une problématique qui, sans doute par son évidence, est rarement abordée de front en terminologie. Quand les « utilisateurs » des termes sont mentionnés, c'est généralement pour indiquer que leurs besoins doivent être pris en compte. Cependant, outre le fait que la façon dont ces besoins le sont n'est guère précisée², peu de caractéristiques viennent en dessiner les contours. Qui sont ces « utilisateurs » ? Tout un chacun, serions-nous tentée de répondre. Car les termes sont partout. On les retrouve dans toute expérience de vie, même les plus banales, de la confection d'une recette de cuisine à la lecture du mode d'emploi d'un quelconque appareil, en passant par le jardinage ou la conduite automobile. On peut faire varier les situations à loisir : les terminologies sont, à des degrés divers, présentes. Le constat de cette omniprésence ne contribue guère à faire de l'utilisateur des termes une figure claire, rejoignant la notion composite et proliférante de « public »³.

De façon générale, la terminologie vise à décrire les termes et trouve des applications pratiques notamment dans la production de ressources terminographiques de formes diverses : glossaires, dictionnaires, bases de données... Un principe est supposé guider leur élaboration : elles doivent être au plus près des besoins des utilisateurs afin d'être utiles et adaptées. Cependant, lorsque les textes mentionnent un utilisateur, celui-ci est rarement l'objet d'une modélisation ; il reste le plus souvent implicite alors même qu'il peut être sur-représenté (Akrich 1998). Il nous faut donc regarder un peu plus précisément qui sont ces utilisateurs de terminologies.

1.1. Les figures multiples de l'utilisateur

Un utilisateur peut être n'importe quel locuteur susceptible de rencontrer ou d'utiliser à un moment un terme spécifique, que ce soit dans le cadre de sa vie quotidienne ou de son activité professionnelle. Il manipule la langue dans une pratique sociale – de travail, de loisir... – et parfois, bute sur un mot. Il peut ainsi être amené à s'interroger sur le mot *appareil* au détour d'une recette de cuisine en saisissant qu'il ne s'agit pas d'un robot ménager. Ce mot, qu'il peut identifier comme « terme » (sans en avoir la

1 La III^e Rencontre terminologique de Wrocław TERMOS 2023 s'est tenue à l'Université de Wrocław du 11 au 13 mai 2023 avec pour thème principal « Les termes et leurs utilisateurs ».

2 Rare est la mention d'enquêtes terminologiques.

3 Constat qui a participé à la motivation de l'élaboration du *Dictionnaire encyclopédique et critique des publics* (*Publicationnaire* : <https://publicationnaire.huma-num.fr/projet/projet-scientifique/> consulté le 1/08/2023).

conceptualisation), le conduira peut-être à en chercher une définition au gré des livres de cuisine qu'il a sous la main ou de son appareil numérique préféré sur lequel il consultera un dictionnaire ou posera la question à une IA. Ce mot, dans cette pratique déterminée, reçoit une acception précise. C'est ainsi que concocter un nouveau plat mène à la terminologie.

Cet engagement dans un rapport au savoir ou une pratique sociodiscursive permet d'établir une première distinction entre deux types d'utilisateurs : les énonciateurs et les descripteurs, autrement dit, ceux qui manipulent la langue et ceux qui la documentent⁴. Cette distinction, classique, relève de la différence entre langue en usage et activités métalinguistiques qui prennent la langue comme objet.

1.2. Les langagiers

Les « travailleurs de la langue », les langagiers pour reprendre la désignation québécoise, ont partie liée – et parfois maille à partir – avec la terminologie : rédacteur technique, lexicographe, traducteur, normalisateur, aménagiste, spécialiste de politique linguistique et d'équipement terminologique, documentaliste⁵, linguiste, chercheur, qui tous peuvent se faire à un moment donné terminologues. La délimitation des activités professionnelles de ces différents langagiers n'est pas étanche, comme souvent en matière de langue : c'est à l'occasion d'une traduction qu'un traducteur va pointer un fait terminologique, d'une difficulté de formulation qu'un rédacteur technique va s'attacher à décrire un terme, de la sélection des entrées à intégrer à la nomenclature d'un dictionnaire qu'un lexicographe adaptera les données fournies par les terminologues. De façon moins évidente, un manager qui cherche à définir l'intitulé d'un poste fait œuvre de terminologie (Parizot 2021), un service de relations humaines qui accueille un nouvel entrant dans une entreprise et une organisation⁶ tout autant à sa façon (de Vecchi 2017). C'est ce que rappelait Robert Dubuc : « Les terminologues ne sauraient considérer les terminologies comme leurs chasses gardées. Ils ne sont pas les maîtres des terminologies (...) ils sont des outilleurs langagiers » ([1982] 2002 : 15).

En tant qu'outilleur langagier, le terminologue est un utilisateur spécifique. Il se caractérise par son activité de description des termes, et s'attache à répertorier, compiler, planifier des activités terminologiques. Cette activité, quoique répertoriée dans la littérature, n'est pas toujours bien identifiée. La dénomination même de *terminologie* n'est pas systématiquement actualisée : en France, s'il existe une fiche d'orientation pour le métier de terminologue⁷, le *Répertoire opérationnel des métiers et des emplois* (ROME) renvoie pour sa part aux métiers de la traduction⁸. Et il suffit de rassembler un corpus d'offres d'emploi pour percevoir très vite l'absence remarquable de la désignation *terminologue*. La fonction se déniche sous des périphrases descriptives des activités envisagées. Pourtant, le terminologue est un « expert » (cf. *infra*) selon la norme ISO 704 qui en pose la définition suivante : « expert qui effectue

4 Distinction que l'on retrouve par exemple chez Leila Messaoudi (2013).

5 Dont l'activité d'indexation se rapproche des pratiques terminologiques (Holzem 2019).

6 On distingue les entreprises où le but est de créer de la richesse d'autres formes d'organisation où cette création n'est pas à la source de l'activité (Delavigne et de Vecchi 2021).

7 « Devenir Terminologue : métier, études, salaire », *L'Etudiant*, <https://www.letudiant.fr/metiers/secteur/langues/terminologue.html> (consulté le 1/08/2023).

8 Cf. fiche E1108 : MétierScope, <https://candidat.pole-emploi.fr/marche-du-travail/fichemetierrome?codeRome=E1108> (consulté le 1/08/2023).

un travail terminologique en tant que fonction principale d'une activité professionnelle » (2022), un « spécialiste » selon la base de données du CERTAL : « Spécialiste de la communication qui étudie systématiquement la dénomination des notions propres à une sphère d'activité » (Sader Feghali *et al.* 2022). On se tourne vers lui pour obtenir des informations linguistiques sur des termes ou autres objets phraséologiques et c'est lui qui travaille à offrir aux utilisateurs, langagiers ou non, dictionnaires, glossaires, bases de données et autres systèmes de gestion terminologique. Le fait que l'activité est parfois subordonnée à d'autres tâches est pris en compte par la norme ISO 704 qui s'attache à définir *le travailleur en terminologie* : « Personne dont le rôle est d'effectuer un travail terminologique comme fonction complémentaire à d'autres activités professionnelles ».

1.3. L'utilisateur au fil des manuels et des normes

Lorsque nous nous tournons vers des ouvrages de terminologie pour affiner la caractérisation de « l'utilisateur », elle s'y avère peu précise et peu documentée. Malgré sa centralité, l'utilisateur est souvent absent. Il n'apparaît guère dans les index⁹, symptôme que l'utilisateur n'est pas construit comme concept de la discipline.

Ainsi Daniel Gouadec (1990) rassemble-t-il sous le vocable *utilisateurs* techniciens, rédacteurs, traducteurs, terminologues, étudiants comme futurs professionnels, là où Rostislav Kocourek n'utilise pas le mot, parlant seulement d'*usagers* (3 occurrences), référant aux « spécialistes » lors d'« échanges spécialisés » (1991). Autrement dit, l'un évoque les langagiers et l'autre, les usagers. Ce sont des « usagers représentatifs du milieu visé » (2002) que Robert Dubuc engage à faire participer à l'élaboration des terminologies dans une perspective de normalisation, désignation que reprend Teresa Cabré (1998). Dans l'ouvrage de Marie-Claude L'Homme (2020), *utilisateur*, bien que plusieurs fois attesté, ne se trouve pas en index. On attendrait une définition précise du mot dans le *Précis de terminologie* (Pavel *et al.* 2001) ; or c'est un tout autre sens que celui-ci actualise¹⁰, plus proche des études sur les interactions Humain-Machine et les sciences de l'ingénieur que des travaux sur la réception (Monnier 2015), ce que rend possible le sémantisme lâche du mot. En dehors de cette définition un peu datée, il ressort de ce bref repérage que les désignations *utilisateur* et *usager* se voient majoritairement réservées aux personnes visées par une ressource terminologique donnée.

Du côté des normes, la norme ISO 704 parle d'« *utilisateurs de la terminologie* » sans plus de précision. La norme ISO 1087 précise que « son groupe cible comprend notamment les normalisateurs, les terminologues, d'autres personnes concernées par des travaux de terminologie, les utilisateurs de terminologie ainsi que les chercheurs et professionnels de la science de la terminologie et/ou du traitement des langues » ; autrement dit, la norme ne clarifie guère la notion « d'utilisateur ». La formulation laisse penser que les utilisateurs se distinguent des langagiers. C'est ce qu'on retrouve dans la norme ISO 20539, relative à la traduction, qui définit l'*utilisateur final* comme une « personne ou groupe de personnes qui au final bénéficie d'un service » (2023). La qualification fait référence à ceux qui sont à l'autre bout de la chaîne du travail terminologique ; on retrouve là notre cuisinier amateur, le profane, là aussi mis au même plan que les langagiers.

9 Pas plus qu'*usager*.

10 « Personne qui se sert régulièrement d'un outil informatique ».

1.4. Le public cible : experts et non-experts

La classification des utilisateurs de terminologie se voit complexifiée par une autre catégorie. À l'article 3.4.18 de la norme ISO 1087, est définie une « cote d'acceptabilité : cote permettant de placer les désignations (3.4.1) par ordre de préférence pour servir de guide aux utilisateurs » (ISO 2019). C'est poser implicitement une autre différence entre utilisateurs. Dans la norme ISO 704, *spécialiste* n'apparaît que pour désigner ceux qui n'en sont pas : les non-spécialistes. Si l'on poursuit notre exploration des normes, on peut lire dans un exemple de la norme 704 :

Les trois synonymes suivants reflètent clairement des *registres* de langue différents et pourront par conséquent sembler familiers à certains publics cibles. La première des deux définitions par intension est donc plus indiquée pour les *utilisateurs généralistes*, tandis que la seconde s'adresse plutôt à des *experts*. Une ressource terminologique donnée peut contenir différentes définitions par intension d'un même concept, adressées à différents publics cibles. (p.54. C'est nous qui soulignons)

Dans cette norme, les utilisateurs sont donc les « publics cibles » des ressources constituées/à constituer. La distinction *utilisateurs généralistes* vs *experts* s'appuie sur la notion de « registre »¹¹, assimilée ici à des « niveaux de langue » qui, disons-le, ne semble guère adéquate pour décrire cette opposition. Cette distinction experts-non experts se retrouve dans l'appel à communication du colloque, avec l'invitation à considérer les termes dans la communication avec les non-spécialistes d'un côté et de l'autre dans la communication des experts (<https://ifr.uwr.edu.pl/nauka/konferencje/iii-wroclawskie-spotkania-terminologicznetermos-2023/> (consulté le 1/08/2024)). Nous y revenons plus bas.

L'utilisateur destinataire des produits terminologiques est parfois un *client*. Dans un rapport marchand, ses besoins sont alors déterminés conjointement avec le terminologue, soumis à des règles de pratique professionnelle.

L'utilisateur peut aussi devenir un *usager*. Une revue d'ouvrages de terminologie montre sur ce point un usage concomitant plus que concurrentiel d'*utilisateur* et d'*usager*¹². Le vocable *usager* n'est pourtant pas dénué d'afférences : plus qu'une simple variante d'*utilisateur*, « le concept d'usager met en évidence le rôle du récepteur/destinataire en tant qu'*acteur* au sein du processus communicationnel » (Monnier 2015). Désignation qui prend un sens précis dans l'administration publique française (Morio 2014), l'usager se voit conféré un accès à un service, ce qui mène aux questions de compréhensibilité, dans lesquelles l'utilisation des terminologies sont centrales (Delavigne 2023). En ingénierie des connaissances et en informatique, la prise en compte de l'usager a conduit à poser les questions d'ergonomie de ressources terminologiques (voir Chaignaud *et al.* 2014 par exemple). C'est ainsi qu'en santé, les usagers sont impliqués dans la construction de ressources (Carretier *et al.* 2010 ; Vecchiato 2019) et aujourd'hui, dans bon nombre de secteurs, sont appelés à devenir « usagers testeurs » en participant à la simplification administrative (Direction interministérielle de la transformation publique 2021).

11 Registre de langue : variété d'une langue (...) utilisée dans un but particulier ou dans le cadre d'une utilisation particulière de la langue en fonction du type de situation, notamment du degré de formalité. Note 1 à l'article : Une personne a en général plusieurs registres de langue dans son répertoire linguistique et peut adapter le registre de langue qu'elle utilise en fonction de sa perception de ce qui est approprié pour différents objectifs ou dans différents domaines (ISO 20539, article 3.2.2).

12 *Usager* est absent de la norme 704 comme de la norme 1087.

2. Les formes de l'expertise

56

Sil'opposition de sens commun spécialistes *vs* non-spécialistes est certes valide – sans « non-spécialistes », la vulgarisation et les questions de « simplification » n'auraient pas de raison d'être –, elle doit cependant être complexifiée.

2.1. Porosité des frontières

Cette opposition intuitive se défait assez vite et ne se laisse guère appréhender en termes binaires, une telle modélisation simplifiant la réalité des interactions. C'est ce qu'Yves Jeanneret, en s'intéressant aux discours de vulgarisation, avait pointé en dessinant les lignes de force qui partagent l'espace.

Le clivage entre expert et profane n'est pas, si l'on y regarde d'un peu près, aussi facile à définir qu'il y paraît. Lorsqu'ils s'expriment sur ce point, les journalistes scientifiques mentionnent en fait deux catégories de clivage : un clivage vertical, entre savants et ignorants, qui évoque la traditionnelle coupure entre culture populaire et culture savante ; des clivages horizontaux, entre littéraires et scientifiques, entre spécialistes de diverses disciplines, que renforcent de plus en plus des logiques d'éclatement et d'hyperspécialisation des connaissances. (1994 : 35)

Dans le champ scientifique, Daniel Kunth (1992) soulignait déjà l'étroit faisceau de compétences détenu par les chercheurs qui se retrouvent vite en situation de public vis-à-vis de collègues de même formation. La segmentation des savoirs dans un monde de plus en plus technicisé et l'évolution rapide et complexe des connaissances contraignent à l'hyperspécialisation. L'expertise ne relève que de champs restreints et un expert est toujours expert *de* quelque chose, la préposition marquant le caractère segmenté de la spécialisation.

L'opposition spécialistes (ou hyperspécialistes) *vs* non-spécialistes épure la masse des échanges pour ne prendre en compte que quelques interactions idéalisées dans une sociologie simpliste. Le non-spécialiste n'est pas systématiquement un non-scientifique ou un non-technicien. Ce serait faire fi de la diversité des communications et oublier qu'« il existe de nombreux discours hybrides ou intermédiaires » (Jacobi et Schiele 1988 : 281), ce qu'Anne-Marie Löffler-Laurian soulignait à propos de la variété des discours désignés par *discours scientifiques*. Elle en proposait, rappelons-le, une classification en six catégories¹³.

- discours scientifique spécialisé,
- discours de semi-vulgarisation scientifique,
- discours de vulgarisation scientifique,
- discours scientifique pédagogique,
- discours de type mémoire ou thèse,
- discours scientifique officiel. (1983 : 10–12)

La démarche classificatoire était d'autant plus intéressante qu'elle était le fait d'une typification des discours non selon des critères extralinguistiques, mais selon des paramètres formels en regroupant des textes en fonction des types d'énoncés définitoires, autrement en fonction de similarités linguistiques.

13 Typologie établie selon des critères externes de similarité fondés sur le modèle de la communication de Roman Jakobson (nature de l'émetteur, nature du récepteur, nature du support du message).

On aurait pourtant pu imaginer une certaine stabilité en science. Or la variation sociolectale liée à l'interdisciplinarité et aux échanges y est monnaie courante. Un relevé d'intitulés de laboratoires CNRS, parsemés de conjonctions de coordination, est à ce propos éloquent :

- Laboratoire de tribologie et dynamique des systèmes ;
- Centre d'écologie et physiologie énergétique ;
- Laboratoire de physico-chimie et pharmacologie des macromolécules biologiques.

Les exemples sont nombreux. L'interdisciplinarité s'inscrit parfois dans la dénomination même des disciplines : songeons à la biomécanique ou aux bio-industries (Gaudin et Bouveret 1996 ; Gostkowska 2011). La sociologie et la philosophie des sciences montrent que les savoirs se construisent par irrigation de connaissances théoriques et pratiques vers des sphères parfois éloignées (Lévy-Leblond 1984 ; Stengers et Schlanger 1988 ; Latour et Woolgar 2013). Les contacts disciplinaires semblent bien prendre le pas sur la clôture des disciplines, y compris pour celles considérées comme hyperspécialisées (Delavigne 2022).

Le cas scientifique, le plus étudié (Lerat 2016 : 46), est loin d'être isolé. L'examen des situations permet d'affiner les classifications, comme en médecine par exemple, ce que montrent Aurélie Picton et Pascaline Dury (2017) qui distinguent plusieurs types de communication médicale :

- la communication officielle entre les médecins (comme les congrès),
- la communication non-officielle entre les médecins,
- la communication professionnelle entre le médecin et le patient,
- la communication non professionnelle entre patients.

Ces autrices décrivent ainsi comment, sur des sphères d'activité très différentes comme la médecine nucléaire et la pédagogie, la dimension diastratique¹⁴ impose de sortir de la dichotomie classique expert vs non-expert. À l'intérieur même d'une sphère d'activité, les pratiques langagières sont diversifiées, ce que Louis Guespin soulignait déjà :

Si la langue d'une spécialité *scientifique* peut comporter une pointe ultime de fonctionnement presque entièrement volontariste et codé par convention, il n'en est rien à coup sûr de la langue d'aucune *technologie*. Et ceci, par nature : la technologie applique la science, elle n'est donc jamais elle-même sans le discours d'une ou de plusieurs sciences. Elle est le fruit de la rencontre du « scientifique » et de l'ingénieur ; il faut bien que le dialogue s'établisse. (1995 : 209)

Cette perspective permet de prendre en compte ce qu'il appelait des « discours d'interface » (1989), c'est-à-dire des discours qui mettent en relation des individus de disciplines connexes. Le réel du travail, en somme.

De façon générale, envisager les interactions dans un *continuum* entre les locuteurs est bien plus proche de la réalité des échanges. Cesser de considérer les locuteurs en termes d'opposition radicale permet aussi de mieux comprendre la façon dont les termes sont utilisés et d'envisager leur *circulation*¹⁵. Car loin de rester cantonnés aux communautés qui les ont vus naître, les termes circulent tout à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des sphères d'activité, ce que Louis Guilbert (1973) mentionnait déjà, ouvrant l'analyse à la question des usages qui en sont faits. Les termes circulent d'un service à un autre dans les

14 Que les autrices ne relient pas aux classes sociales, mais rapprochent de la variation sociolectale comme le niveau de spécialité (chercheur-ingénieur-technicien-vulgarisateur-étudiant) et les niveaux de langue (registres), afin de décrire des discours professionnels avec leurs particularités dans une même sphère d'activité.

15 Pour une mise au point de la notion de « circulation » évoquée dans (Guespin, 1995), voir Humbert-Droz 2021 : 9 sqq.

entreprises et les organisations, dans les discours politiques, dans les discours de vulgarisation, jusque dans les discours publicitaires où ils deviennent des marqueurs de scientificité ou de technicité (Delavigne et de Vecchi 2021). Il ne s'agit pas de mettre dos à dos experts et profanes, mais d'interroger la façon dont les rapports de proximité ou d'extériorité à une sphère d'activité ou à un champ façonnent l'utilisation des termes de façon asymétrique et, en dépassant la perspective macrolinguistique adoptée ici, de regarder d'un peu près les mécanismes différentiels de la construction du sens et de la référence dans les genres qui les actualisent.

2.2. Le rôle social des experts

À en croire les ouvrages de terminologie, si dans les années 1980 on consultait un *spécialiste*, celui-ci est en une trentaine d'années devenu un *expert*¹⁶. Le fait lexical n'est pas anecdotique. Passer de la spécialité à l'expertise, c'est passer d'une figure de connaissances à une figure d'autorité (Monte et Oger 2015). C'est ce qui en fait des *locuteurs socialement autorisés*.

Car c'est bien au sens où les locuteurs sont particulièrement reconnus, au sens où ils sont censés détenir un savoir, une compétence, une position, une expérience, un savoir-faire qui autorisent leur parole que leur discours peut être, en première approche, qualifié de discours d'autorité, fût-ce une autorité fragile et contestée. (Monte et Oger 2015 : paragr. 7)

Les experts ont un rôle social et portent une responsabilité directement en lien avec ces compétences. Ce sont eux qui savent, eux qui construisent une part du « monde en langage », qui fixent certains pans du lexique par le processus de la nomination, eux vers lesquels on se tourne pour demander une définition, un terme, une précision.

« Le fait est que certaines personnes en savent beaucoup sur certaines sortes de choses », nous dit Hilary Putnam (1990 : 57). Une responsabilité se voit confiée à des groupes sociaux dépositaires de connaissances socialement établies. Le fondement de ce pacte social repose sur la « division du travail linguistique » (Putnam 1975 : 146). Par un phénomène d'intelligence collective, les experts sont des *personnes de confiance* :

c'est le savoir des autres qui nous informe et c'est la façon dont l'autorité de ce savoir est construite qui nous donne confiance pour l'acquérir par le biais d'autrui. (Origgi 2015 : 194)

Sans les experts, de nombreux mots seraient inutilisables puisqu'on ne saurait pas à quels objets du monde les attribuer. Les experts apportent leur « garantie » (Rastier 2011). Cette distribution sociale des connaissances fait que dans certaines situations, des locuteurs sont dans une meilleure position épistémique. C'est cela qu'on appelle expertise.

La délégation référentielle à des experts qui sous-tend la division sociale du travail repose sur le concept philosophique de « déférence » (Origgi 2004), selon laquelle la plupart de nos croyances s'appuient sur l'expertise d'autrui.

La question de l'expertise a été travaillée en linguistique notamment à propos des « experts médiatiques » (Campion et Van Wynsberghe 2017) que la presse convoque pour légitimer ses discours (Moirand 2007). Sur un corpus de presse relatif à la « vache folle », Gérard Petit répertorie les synonymes d'*expert* et montre la variabilité d'une figure rarement définie.

¹⁶ Tout comme *concept* s'est substitué à *notion*.

Le vocable *expert* intègre un paradigme de termes parfois reformulants et coréférentiels : *chercheur, scientifique, spécialiste, chimiste, botaniste, biologiste, sociologue, épidémiologiste, médecin, microbiologiste, vétérinaire, virologiste, zoologiste, anatomopathologi(st)e*. En particulier il entre fréquemment en co-occurrence avec *scientifique*, autre figure du spécialiste. (2000 : 2)

Se voient ici mentionnées diverses communautés dont la particularité est de produire une parole *qui fait foi*. On retrouve un phénomène du même ordre dans des corpus de forums médicaux. L'expert médical y représente la figure tutélaire de l'institution médicale convoquée pour valider des dires : « comme a dit notre docteur... », « mon médecin m'a dit... », « l'oncologue m'affirme... », ou, dans sa variante métonymique, l'appel à une parole qualifiée de type brochure pour les patients (Delavigne 2020a). Comme dans les discours médiatiques, ils apparaissent comme les représentants d'une communauté à laquelle on fait appel pour apporter une *garantie* scientifique, médicale, technique.

2.3. Les expertises : une question sociolinguistique

On s'aperçoit que, selon les terrains, les expertises varient et voient leur nature même se singulariser en mobilisant différents types de connaissances et partant, différents usages terminologiques. Nous en prendrons comme premier exemple une forme d'expertise mise en évidence dans le même corpus de forums dont l'examen défait l'idée que, plus le niveau de spécialisation d'un texte est élevé, plus sa « densité terminologique » est importante (Cabré 2000). Les forums médicaux pour les patients, qu'on ne saurait qualifier dans un premier abord de textes spécialisés, sont en effet des lieux dans lesquels la terminologie médicale est intensément présente, reprise, définie, commentée, évaluée, recatégorisée (Delavigne 2013 ; 2020b). On voit que « les frontières entre les savoirs professionnels et les savoirs expérientiels des patients sont bien plus floues » (Hejoaka *et al.* 2020 : 54). C'est aussi l'observation faite par Giuditta Caliendo et Catherine Ruchon qui parlent de l'« expertise empirique » (2020 : 23) qui mène des parents endeuillés vers une position d'experts sur les plans médical et juridique. L'expertise provient ici de la confrontation avec la maladie ou le deuil, passant d'une garantie issue d'un savoir académique à une garantie issue de l'expérience vécue. Il n'y a certes pas superposition des savoirs, mais intersection, élaboration d'un savoir autre et, par conséquent, d'une autre forme d'expertise – qui varie en fonction des situations et des maladies – que les professionnels de santé ne détiennent pas. Cette « culture périmédicale » institue de nouvelles formes de validation terminologique qui conduit à repenser le statut même d'expert (Delavigne 2019). La prise en compte de l'« autorité épistémique » des malades, dont témoigne la dénomination *patient-expert*, a ainsi mené à la création d'une université des patients, destinée à transformer l'expérience vécue « de la maladie en expertise au service de la collectivité »¹⁷ (Tourette-Turgis 2015 ; Tourette-Turgis *et al.* 2019).

D'autres pratiques d'expertise existent, comme celles des amateurs qui font œuvre de vulgarisation. L'« amateur de science » et autres professionnels-amateurs (Jeanneret 1994 ; Lévy-Leblond 1984. Voir aussi Goldstein 2020), que Pauline Adenot désigne par l'apocope *pro-am* à la suite de Charles Leadbeater et Paul Miller, sont aujourd'hui nombreux sur internet ; ils « ne remplacent (...) pas nécessairement l'expert en soi, mais semblent plutôt occuper l'espace laissé vacant entre le profane et le spécialiste » (Adenot 2016 : paragr. 1). Leur légitimité se conquiert par l'élaboration d'un ethos de l'expertise non comme spécialistes d'une discipline, mais d'une forme de pédagogie.

¹⁷ L'université des Patients-Sorbonne. <https://universitedespatients-sorbonne.fr> (consulté le 20/10/2022).

La reconfiguration des relations entre la science et la société fait émerger un « tiers-secteur scientifique » par laquelle « rapport de délégation cède la place à un rapport de dialogue et de coproduction des connaissances et des innovations » (Le Crosnier *et al.* 2013). La « pulsion épistémique » des citoyens, qui visent à comprendre, vérifier et interroger, autorise ainsi expertise et contre-expertise.

L'ensemble de ces pratiques sont loin d'être anecdotiques dans la mesure où elles participent à la circulation des terminologies. Elles font fluctuer la catégorie « expert » en fonction des corpus. On observe plutôt la déconstruction-reconstruction de *communautés*, labiles et évolutives, ce qui ne facilite guère l'analyse et nécessite de repérer les formes discursives que l'expertise est susceptible de prendre en terminologie.

2.4. Conséquences épistémologiques

La problématique épistémologique de l'expertise a toute son importance en terminologie. La terminologie traditionnelle – souvent désignée par la théorie générale de la terminologie (TGT) – a toujours accordé une place primordiale aux experts. Ceux-ci sont en effet sollicités pour procéder à la validation des termes et des définitions en tant que représentants de communautés de pratiques, même si les variations d'usage peuvent les placer dans une position ambiguë s'ils sont partie prenante ou en cas de conflit (Thoiron et Béjoint 2010 ; Nicolae 2013). En terminologie textuelle par exemple, qui a tiré profit de la linguistique de corpus, leur rôle de *témoins*¹⁸ de l'usage reste complémentaire de l'exploitation du corpus (Picton et Dury 2015). De la constitution des corpus à la structuration des terminologies, en passant par la validation des candidats termes, la place des experts demeure importante dans la mesure où ils sont dépositaires de pratiques terminologiques perçues comme instituées et, en tant que tels, deviennent des locuteurs référents. Plusieurs études en socioterminologie (Nicolae 2013 ; Gaudin et Nicolae 2016 ; Alrashidi *et al.* 2018) ont montré que le concept de dépendance épistémique gagnerait à être travaillé en terminologie afin de clarifier les rôles et les interventions *des* experts au-delà d'un choix intuitif (ou de leur simple disponibilité, pour en venir à des considérations pragmatiques).

3. Conclusion

Qu'est-ce qu'un « utilisateur » en terminologie ? D'une revue d'ouvrages et de normes de terminologie ressortent l'absence notable du mot et une inconsistance théorique qui témoignent d'une carence épistémologique. Peu caractérisée, la physionomie des utilisateurs de terminologie s'avère composite et dépasse la simple opposition spécialistes *vs* non-spécialistes. Le constat de la diversité des utilisateurs a permis de revenir sur la question des spécialistes, devenus *experts* au fil du temps, et de clarifier ce que peut être ce type particulier d'utilisateurs de terminologie. L'ambition typologisante de la figure de l'utilisateur se heurte aux jonctions entre disciplines et à la transmission de connaissances qui complexifient les échanges sur les plans à la fois intradisciplinaire et interdisciplinaire. S'intéresser aux termes et à leurs utilisateurs en posant la question de la variation des usages terminologiques pousse à regarder la façon se construisent aujourd'hui les savoirs. Leur production se voit bousculée par les mondes numériques qui

18 Sur la question du témoin, voir (Origgi 2004, 2020 ; Vorms 2015).

mettent à l'épreuve les cadres d'analyse. Cela oblige à repenser les méthodologies pour être en mesure de rendre compte des formes langagières qui s'élaborent dans un univers discursif devenu fluide.

Bibliographie

- Adenot, Pauline (2016) « Les *pro-am* de la vulgarisation scientifique : de la co-construction de l'ethos de l'expert en régime numérique. » [Dans :] *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*. Vol. 2015-3 ; <https://doi.org/10.4000/itineraires.3013> (consulté le 02/03/2023).
- Akrich, Madeleine (1998) « Les utilisateurs, acteurs de l'innovation. » [Dans :] *Éducation permanente*. Vol. 134 ; 79–90.
- Alrashidi, Badriyah, Valérie Delavigne, François Gaudin (2018) « La référenciation des termes : perspectives socioterminologiques. » [Dans :] Christophe Roche (éd.) *Terminologie et ontologie. Théories et applications*. Chambéry : Presses Universitaires Savoie Mont-Blanc ; 35–50.
- Bouweret, Myriam, Valérie Delavigne (1998) « L'analyse des besoins : un préalable à la qualité de la terminologie. » [Dans :] *La banque des mots*. Vol. 8 ; 35–54.
- Cabré, Maria Teresa (1998) *La terminologie : théorie, méthode et applications*. Ottawa, Paris : Les Presses de l'Université d'Ottawa, Armand Colin.
- Cabré, Maria Teresa (2000) « Terminologie et linguistique : la théorie des portes. » [Dans :] *Terminologies nouvelles*. Vol. 21 ; 10–15.
- Caliendo, Giuditta, Catherine Ruchon (2020) « La nomination des enfants décédés en bas-âge et de leurs parents. D'une analyse du discours située à une linguistique d'intervention. » [Dans :] Franck Neveu, Bernard Harmegnies, Linda Hriba, Sophie Prévost, Agnès Steuckardt (éds.) *7^e Congrès mondial de linguistique française. SHS Web of Conferences*. Vol. 78 ; <https://doi.org/10.1051/shsconf/20207801019> (consulté le 07/09/2020).
- Campion, Baptiste, Caroline Van Wynsberghe (2017) « Experts médiatiques. » [Dans :] *La Revue Nouvelle*. Vol. 3 ; 26–29.
- Carretier, Julien, Valérie Delavigne, Béatrice Fervers (2010) « Du langage expert au langage patient : vers une prise en compte des préférences des patients dans la démarche informationnelle entre les professionnels de santé et les patients. » [Dans :] *Sciences-Croisées*. Vol. 6 ; pp. n.a.
- Chaignaud, Nathalie, Valérie Delavigne, Maryvonne Holzem, Jean-Philippe Kotowicz, Alain Loisel (2014) « Étude cognitive des processus de construction d'une requête dans un système de gestion de connaissances médicales. » <https://doi.org/10.48550/arXiv.1402.2562> (consulté le 17/08/2022).
- Condamines, Anne, Josette Rebeyrolle (1997) « Point de vue en langue spécialisée. » [Dans :] *Meta*. Vol. 42(1) ; 174–184.
- Delavigne, Valérie (2013) « Quand le patient devient expert : usages des termes dans les forums médicaux. » [Dans :] *Terminologie et Intelligence artificielle (TIA) 2013*, Paris, France. <https://hal.science/hal-00924159> (consulté le 17/08/2022).
- Delavigne, Valérie (2019) « Les mots du cancer : le partage des termes pour l'élaboration d'une culture périmédicale. » [Dans :] Rosa Estopà (éd.) *Comunicació, llenguatge i salut / Comunicación, lenguaje y salud. Estratègies lingüístiques per millorar la comunicació amb el pacient / Estrategias lingüísticas para mejorar la comunicación con el paciente*. Barcelona : Institut de Lingüística aplicada. Universitat Pompeu Fabra ; 153–183.
- Delavigne, Valérie (2020a) « Forums et infox. » [Dans :] Rosa Cetro, Lorella Sini (éds.) *Fake news, rumeurs, intox... Stratégies et visées discursives de la désinformation*. Paris : L'Harmattan ; 111–129.

- Delavigne, Valérie (2020b) « Une analyse socioterminologique de forums de patients atteints de cancer : culture périmédicale et expertise. » [Dans :] Emmanuelle Simon, Sophie Arborio, Arnaud Halloy, Fabienne Hejoaka (éds.) *Les savoirs expérimentiels en santé. Défis épistémologiques et enjeux identitaires*. Nancy : Presses universitaires de Nancy – Éditions universitaires de Lorraine ; 159–178.
- Delavigne, Valérie (2022) « La notion de domaine en question. À propos de l'environnement. » [Dans :] Vincent Balnat, Christophe Gérard (éds.) *Néologie et environnement* [numéro thématique]. *Neologica*. Vol. 16 ; 27–59.
- Delavigne, Valérie (2023) « Rédactologie et socioterminologie. Quels apports à une didactique des discours de vulgarisation ? » [Dans :] Jana Altmanova, Jean-Marc Mangiante, Raffaele Spiezia (éds.) *Lexique(s) et didactique du FLE : perspectives actuelles de recherche* [numéro thématique]. *Recherches et Applications. Le français dans le monde*. Vol. 73 ; 139–155.
- Delavigne, Valérie, Aurélie Picton, Emma Thibert (2022) « Socioterminologie et terminologie textuelle : l'expertise en questions. » [Dans :] 8^e *Congrès mondial de linguistique française. SHS Web of Conferences*. Vol. 138 ; 04012 ; <https://doi.org/10.1051/shsconf/202213804012> (consulté le 02/05/2022).
- Delavigne, Valérie, Dardo de Vecchi (éds.) (2021) *Termes en discours. Entreprises et organisations*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Direction interministérielle de la transformation publique (2021) *Services Publics + : participez à la simplification administrative en devenant usager testeur*. <https://www.modernisation.gouv.fr/actualites/services-publics-participez-la-simplification-administrative-en-devenant-usager-testeur> (consulté le 30/04/2021).
- Dubuc, Robert ([1982] 2002) *Manuel pratique de terminologie*. Montréal : Linguatex.
- Freixa, Judit (2006) « Causes of Denominative Variation in Terminology: A Typology Proposal. » [Dans :] *Terminology*. Vol.12(1) ; 51–77.
- Gambier, Yves (1987) « Problèmes terminologiques des pluies acides : pour une socio-terminologie. » [Dans :] *Meta*. Vol.32(3) ; 314–320.
- Gaudin, François (2003) *Socioterminologie : une approche sociolinguistique de la terminologie*. Bruxelles : De Boeck Duculot.
- Gaudin, François, Myriam Bouveret (1996) « Pistes de description sémantique : le cas de Biolex, dictionnaire des bioindustries. » [Dans :] André Clas, Henri Béjoint, Philippe Thoiron (éds.) *Lexicomatique et dictionnaires. Actes du colloque de Lyon 1995*. AUPELF-UREF ; 349–357.
- Gaudin, François, Valérie Delavigne (1997) « L'enquête en terminologie : point de la question et propositions. » [Dans :] *Terminologies Nouvelles*. Vol. 16 ; 37–42.
- Gaudin, François, Cristina Nicolae (2016) « La référenciation en socioterminologie : réflexions à partir de l'astronomie. » [Dans :] *Repères Do.Ri.F.* Vol. 10. <https://www.dorif.it/reperes/francois-gaudin-et-cristina-nicolae-la-referenciation-en-socioterminologie-reflexions-a-partir-de-lastronomie/> (consulté le 21/02/2018).
- Goldstein, Catherine (2020) « “S’occuper des mathématiques sans y être obligé” : pratiques professionnelles des mathématiciens amateurs en France au XIX^e siècle. » [Dans :] *Romantisme*. Vol.190 ; 52–63.
- Gostkowska, Kaja (2011) « Les terminologies française et polonaise du génie biomédical face au défi de la diversité. » [Dans :] Marc Van Campenhoudt, Teresa Lino, Rute Costa (éds.) *Passeurs de mots, passeurs d'espoir : lexicologie, terminologie et traduction face au défi de la diversité*. Paris : Éditions des Archives contemporaines ; 139–148.
- Gouadec, Daniel (1990) *Terminologie. Constitution des données*. Paris : Afnor.
- Guespin, Louis (1989) « Un an d'activité terminologique. » [Dans :] *Hannovershe Beiträge zu Sprache und Kultur*. Vol. 1 ; 70–77.

- Guespin Louis (1995) « La circulation terminologique et les rapports entre science, technique et production. » [Dans :] *Meta*. Vol. 40(2) ; 206–215.
- Guilbert, Louis (1973) « La spécificité du terme scientifique et technique. » [Dans :] *Langue française*. Vol. 17 ; 5–17.
- Hejoaka, Fabienne, Emmanuelle Simon, Arnaud Halloy, Sophie Arborio (2020) « Définir les savoirs expérientiels en santé : une revue de la littérature en sciences humaines et sociales. » [Dans :] Emmanuelle Simon, Sophie Arborio, Arnaud Halloy, Fabienne Hejoaka (éds.) *Les savoirs expérientiels en santé. Défis épistémologiques et enjeux identitaires*. Nancy : Presses universitaires de Nancy – Éditions universitaires de Lorraine ; 49–73.
- Holzem, Maryvonne (2019) *Études de pratiques interprétatives de documents numérique : apports des sciences de la culture*. Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches (HDR) ; Université de Rouen.
- Humbert-Droz, Julie (2021) *Définir la détermination : approche outillée en corpus comparable dans le domaine de la physique des particules*. Thèse de doctorat ; Université de Genève.
- ISO (2019) *Travaux terminologiques. Vocabulaire. Partie 1 : Théorie et application*. Norme NF ISO 1087.
- ISO (2022) *Travail terminologique. Principes et méthodes*. Norme NF ISO 704.
- ISO (2023) *Traduction, interprétation et technologies apparentées. Vocabulaire*. Norme NF ISO 20539.
- Jacobi, Daniel, Bernard Schiele (éds.) (1988) *Vulgariser la science. Le procès de l'ignorance*. Seyssel : Champ Vallon.
- Jeanneret, Yves (1994) *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Kocourek, Rostislav (1991) *La langue française de la technique et de la science : vers une linguistique de la langue savante* (2^e éd.). Wiesbaden : Brandstetter.
- Kunth, Daniel (1992) « La place du chercheur dans la vulgarisation scientifique. Rapport demandé par la Délégation à l'information scientifique et technique. » [Dans :] *Sciences et société*. http://science.societe.free.fr/documents/pdf/rapport_Kunth.pdf (consulté le 26/07/2022).
- Latour, Bruno, Steve Woolgar (2013) *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte.
- Le Crosnier, Hervé, Claudia Neubauer, Bérangère Storup (2013) « Sciences participatives ou ingénierie sociale : quand amateurs et chercheurs co-produisent les savoirs. » [Dans :] *Hermès, La Revue*. Vol. 67 ; 68–74.
- Lerat, Pierre (2016) *Langue et technique*. Paris : Hermann.
- Lévy-Leblond, Jean Marc (1984) *L'esprit de sel : science, culture, politique*. Paris : Le Seuil.
- L'Homme, Marie-Claude (2020) *La terminologie : principes et techniques*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Loffler-Laurian, Anne-Marie (1983) « Typologie des discours scientifiques : deux approches. » [Dans :] *Éla. Études de linguistique appliquée*. Vol. 51 ; 8–20.
- Messaoudi, Leila (2013) « Les technolèctes savants et ordinaires dans le jeu des langues au Maroc. » [Dans :] *Langage et société*. Vol. 143(1) ; 65–83.
- Moirand, Sophie (2007) *Les discours de la presse quotidienne : observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Monnier, Angeliki (2015) « Usager. » [Dans :] *Publicationnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. <https://publicationnaire.huma-num.fr/notice/usager/> (consulté le 02/08/2023).
- Monte, Michèle, Claire Oger (éds.) (2015) *Discours d'autorité : des discours sans éclat(s) ? [numéro thématique]*. *Mots. Les langages du politique*. Vol. 107.

- Morio, Camille (2014) « Usager. » [Dans :] Nicolas Kada, Martial Mathieu (éds.) *Dictionnaire d'administration publique*. Presses universitaires de Grenoble ; 515–516.
- Nicolae, Cristina (2013) *Qu'est-ce qu'une exoplanète ? Sens et référence dans les discours scientifiques et de vulgarisation scientifique*. Thèse de doctorat ; Université de Rouen.
- Origgi, Gloria (2004) « Croyance, déférence et témoignage. » [Dans :] Élisabeth Pacherie, Joëlle Proust (éds.) *La Philosophie cognitive*. Paris : Éditions Ophrys – Éditions de la Maison des sciences de l'homme ; 167–184.
- Origgi, Gloria (2015) *La réputation. Qui dit quoi de qui*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Origgi, Gloria (2020) « Le sens des autres : L'ontogenèse de la confiance épistémique. » [Dans :] Alban Bouvier, Bernard Conein (éds.) *L'épistémologie sociale : Une théorie sociale de la connaissance*. Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales ; 121–137.
- Parizot, Anne (2021) « Terminologie raisonnée en entreprise et métiers. Regards croisés. » [Dans :] Valérie Delavigne, Dardo de Vecchi (éds.) *Termes en discours. Entreprises et organisations*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle ; 37–53.
- Pavel, Silvia, Diane Nolet (2001) *Précis de terminologie*. Ottawa : Travaux publics et services gouvernementaux. Terminologie et normalisation, bureau de la traduction.
- Petit, Gérard (2000) « Le statut d'expert dans la presse quotidienne. » [Dans :] *Les Carnets du Cediscor*. Vol 6 ; 63–79.
- Picton, Aurélie, Pascaline Dury (2015) « Les discours d'expertise en langues de spécialité : le point de vue du terminologue. » [Dans :] Céline Beaudet, Véronique Rey (éds.) *Écritures expertes en questions*. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence ; 265–278.
- Picton, Aurélie, Pascaline Dury (2017) « Diastatic Variation in Language for Specific Purposes. Observations from the Analysis of Two Corpora. » [Dans :] Patrick Drouin, Aline Francœur, John Humbley, Aurélie Picton (éds.) *Multiple Perspectives in Terminological Variation*. Amsterdam/New York : John Benjamins Publishing Company ; 57–79.
- Putnam, Hilary (1975) « The Meaning of "Meaning". » [Dans :] *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*. Vol. 7 ; 131–193.
- Putnam, Hilary ([1988] 1990) [*Representation and reality*. The MIT Press] *Représentation et réalité*. Trad. de l'anglais par Claudine Engel-Tiercelin. Paris : Gallimard.
- Rastier, François (2011) *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*. Paris : Honoré Champion.
- Sader Feghali, Lina, Fayza El Qasem, Georgette Farchakh Frangieh, Assil El Hage, Diana Chedid, Claude Wehbe Chalhoub (2022) *Terminologie de l'enseignement de la traduction et de la traductologie*. Base de données en ligne. <https://etib-certtal-terminologie.usj.edu.lb/> (consulté le 16/02/2023).
- Stengers, Isabelle, Judith E. Schlanger (1988) *Les concepts scientifiques : invention et pouvoir*. Paris : La Découverte, Conseil de l'Europe, UNESCO.
- Thoiron, Philippe, Henri Béjoint (2010) « La terminologie, une question de termes ? » [Dans :] *Meta*. Vol. 55(1) ; 105–118.
- Tourette-Turgis, Catherine (2015) *L'éducation thérapeutique du patient. La maladie comme occasion d'apprentissage*. Louvain-la-Neuve : De Boeck.
- Tourette-Turgis, Catherine, Lennize Pereira Paulo, Marie-Paule Vannier (2019) « Quand des malades transforment leur expérience du cancer en expertise disponible pour la collectivité. L'exemple d'un parcours diplômant à l'université des patients. » [Dans :] *Vie sociale*. Vol. 25–26 ; 159–177.
- Vecchi (de), Dardo (2017) « Organisation, entreprise et dénomination. » [Dans :] Gérard Petit, Patrick Haillet, Xavier-Laurent Salvador (éds.) *La dénomination : lexique et discours*. Paris : Honoré Champion ; 147–159.

- Vecchiato, Sara (2019) « Parcours de simplification. Éduquer à la clarté textuelle dans la communication sur la santé. » [Dans :] *Éla. Études de linguistique appliquée*. Vol. 195 ; 343–362.
- Vorms, Marion (2015) « La valeur probante du témoignage : perspectives épistémologique et juridique. » [Dans :] *Cahiers philosophiques*. Vol. 142 ; 21–52.

